

ROMANTISME ET BERGSONISME DANS LA REVUE FLORENTINE LEONARDO (1903-1907)

Anne-Rachel Hermetet

Armand Colin | « [Romantisme](#) »

2006/2 n° 132 | pages 67 à 78

ISSN 0048-8593

ISBN 9782200921514

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-romantisme-2006-2-page-67.htm>

!Pour citer cet article :

Anne-Rachel Hermetet, « Romantisme et bergsonisme dans la revue florentine Leonardo (1903-1907) », *Romantisme* 2006/2 (n° 132), p. 67-78.

DOI 10.3917/rom.132.0067

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Anne-Rachel HERMETET

Romantisme et bergsonisme dans la revue florentine Leonardo (1903-1907)

L'importance d'une revue dans la vie intellectuelle et culturelle d'un pays ne se mesure pas à la seule durée de sa publication. Un périodique éphémère peut, par la personnalité de ses rédacteurs, les idées discutées, les débats suscités, jouer un rôle substantiel parce qu'il met en question les courants de pensée dominants ou contribue à diffuser des idées nouvelles. C'est le cas, en Italie, de *Leonardo*: lorsque deux jeunes intellectuels, Giovanni Papini et Giuseppe Prezzolini, alors à leurs premières armes, fondent la revue, en 1903, à Florence, ils situent explicitement leur entreprise dans le mouvement de réaction anti-positiviste qui touche alors l'Italie, à l'instar d'autres pays européens¹. Leur projet se situe dans le double champ de la réflexion et de l'action. Il s'agit, dans une revue qui se veut philosophique et culturelle, de pourvoir l'Italie récemment unifiée de nouvelles valeurs, qui rendent compte de la période historique et lui donnent sens, et de réfléchir à la place de l'intellectuel dans la cité, en d'autres termes, de fonder une «culture militante», qui ne propose pas seulement une ligne esthétique mais un système de pensée à visée pragmatique. L'avant-propos ouvrant la première livraison de la revue donne les grandes lignes de ce programme: les rédacteurs se disent «dans la **vie**, [...] *paiens* et *individualistes*, [...] dans la **pensée**, [...] *personnalistes* et

1. Voir L. Mangoni, *Una crisi fine secolo. La cultura italiana e la Francia fra Otto e Novecento*, Torino, Einaudi, 1985.

idéalistes»². C'est dans cette perspective qu'ils élaborent une revue où percent tout à la fois l'inquiétude spirituelle et intellectuelle de jeunes gens de vingt ans, leur désir de modifier en profondeur la culture italienne et leur ambition d'avoir une action efficace dans le «monde réel». Le lecteur se retrouve aux prises avec un objet composite, souvent polémique, où se mêlent références à Nietzsche et à D'Annunzio, à la kabbale, à Hölderlin et à William James, le tout réuni sous le patronage d'un Léonard de Vinci, emblème, dans une réinterprétation mythifiante, des aspirations, multiples et parfois contradictoires, des rédacteurs. Pour combattre le positivisme, Prezzolini et Papini se tournent vers l'étranger et, en premier lieu, vers la France: il s'agit de réunir philosophie et quête religieuse, dans la perspective d'une libération de l'individu. À ce titre, Henri Bergson apparaît comme un maître dont les deux jeunes gens se proposent de diffuser l'œuvre en Italie. Toutefois, leur lecture du philosophe prend place dans un mouvement plus large, que Prezzolini et Papini qualifient de «romantique», élargissant le champ de leurs références aux domaines germanique et anglo-saxon. Ils affirment ainsi, en mars 1904, «Nous sommes, en effet, plutôt nordiques, allemands, anglais, *romantiques*. Nous rappelons le *Sturm und Drang* plutôt que la Renaissance. Nous aimons bien plus Shakespeare qu'Homère et nous préférons de très loin *Faust* à Pétrarque.»³ Le romantisme constitue alors une référence récurrente sous leurs deux plumes. Encore faut-il définir ce que l'un et l'autre entendaient lorsqu'ils recouraient à cette notion, dont les acceptions varient selon qu'elle est employée dans un contexte historique, philosophique ou littéraire. C'est un parcours à la recherche de ces sens multiples qui est proposé ici, parcours qui permettra d'éclairer une étape essentielle dans la formation de deux personnalités intellectuelles de l'Italie contemporaine, d'examiner comment la philosophie de Bergson a été introduite en Italie et de revenir sur les ambiguïtés de l'avant-garde florentine dans les premières années du XX^e siècle.

Si Giovanni Papini et Giuseppe Prezzolini, principaux acteurs de *Leonardo*, sous les pseudonymes, respectivement, de Gian Falco et Giuliano il Sofista⁴, se sont affirmés comme deux figures majeures du

2. «Programma sintetico», *Leonardo*, I, 1, 4 janvier 1903, p. 1: «*Nella vita [...] pagani e individualisti. [...] Nel pensiero [...] personalisti e idealisti*» (Nous traduisons toutes les citations).

3. Notule sans titre, *Leonardo*, II, 1, mars 1904, p. 32: «*Noi siamo infatti piuttosto nordici, tedeschi, inglesi, romantici. Ricordiamo piuttosto lo Sturm und Drang che il Rinascimento/Amiamo molto più Shakespeare che Omero e preferiamo straordinariamente il Faust al Petrarca.*» On notera la confusion établie entre *Sturm und Drang* et romantisme, qui perdure dans le discours tenu dans *Leonardo*.

4. Prezzolini définit le sophiste comme «celui qui d'un fil sait faire un filet» («Colui che da un filo sa fare una rete», «Scetticismo e sofistica», *Leonardo*, I, 11-12, 20 décembre 1903, p. 12.) et affirme avoir choisi son surnom «par sympathie avec Julien Sorel et avec Julien l'Apostat» («per simpatia con Giuliano Sorel e Giuliano l'Apostata», *L'italiano inutile: memorie letterarie in Francia, Italia e America*, Milano, Longanesi, 1953, p. 72).

XX^e siècle intellectuel italien, l'étude de la revue les saisit à leurs débuts: le premier a vingt-deux ans, le second vingt et un. Papini a suivi, en auditeur libre, les cours de l'Institut d'études supérieures de Florence, fondé en 1859, afin de donner une formation à la fois théorique et pratique aux élèves. Selon Eugenio Garin, «l'Institut représenta le centre peut-être le plus important du moment "positif" de la culture nationale, d'un historicisme ouvert, d'une rigueur scientifique qui était une défense intransigeante des droits de la critique»⁵. Ainsi Papini a-t-il été formé à l'école positiviste avant d'en souligner, avec véhémence, les limites. Il enseigne l'italien à l'Institut anglais de Florence en 1900-1901, avant de devenir, en 1902, bibliothécaire du Musée d'Anthropologie. Évoquant sa jeunesse dans *Un uomo finito*, Papini se décrit comme atteint d'une forme de «donjuanisme cérébral» qui le conduit à multiplier des lectures éclectiques, italiennes et étrangères, françaises et russes pour le roman, avec Maupassant, Flaubert, ou Anatole France, Tolstoï, Tourgueniev et Gorki, allemandes, en philosophie: Papini pratique assidûment les œuvres de Schopenhauer, Stirner et Nietzsche⁶. Giuseppe Prezzolini, quant à lui, est un autodidacte; disposant d'un petit héritage, il voyage, entre 1900 et 1902, en Italie et en France. À Paris, en 1902, il lit Bergson et devient un de ses principaux introducteurs en Italie. Les deux hommes se rencontrent en 1899 et se lient d'une amitié très vive. Giuseppe Prezzolini l'évoque comme le lien d'une vie, «dans une discussion continue et une critique réciproque, avec des entractes de consensus parfait et d'action commune et avec des périodes de joie»⁷, tout en signalant que la tonalité dominante fut une certaine mélancolie et un état d'insatisfaction partagé face à ce qui les entourait. *Leonardo* repose, pour l'essentiel, sur leur perception du monde. Non qu'ils en soient les seuls contributeurs mais ce sont eux qui donnent manifestement le ton à la revue et en font le lieu d'expression de leurs partis pris comme de leurs incertitudes. À partir de novembre 1903, Giovanni Papini et Giuseppe Prezzolini collaborent, en outre, très activement à un hebdomadaire politique, *Il Regno*, où se développe, sous l'égide d'Enrico Corradini, un discours nationaliste⁸. Il est important de garder ce fait à l'esprit, lorsqu'on aborde *Leonardo*, car les prises de position esthétiques et philosophiques qui nourrissent la revue doivent se lire en parallèle avec le discours tenu dans *Il Regno*. Cette même année 1903 voit la naissance

5. E. Garin, «L'Istituto di Studi Superiori di Firenze (cento anni dopo)», in: *La cultura italiana tra '800 e '900*, Bari, Laterza, 1962, p. 61: «l'Istituto rappresentò il centro forse più importante del momento "positivo" della cultura nazionale, di uno storicismo aperto, di un rigore scientifico che era difesa intransigente dei diritti della critica».

6. Voir G. Luti, préface à G. Papini, *Diario 1900*, Firenze, Vallecchi, 1981, p. VII.

7. G. Prezzolini, introduction à *Storia di un'amicizia 1900-1924*, Firenze, Vallecchi, 1966, p. 9: «durò tutta la vita in una continua discussione e reciproca critica, con intervalli di consenso pieno e di azione comune e con periodi di gioia».

8. G. Papini en est le rédacteur en chef et Vilfredo Pareto y collabore régulièrement.

de *La Critica*, fondée, à Naples, par Benedetto Croce. Celui-ci y développe une philosophie idéaliste qui devient dominante en Italie et dans laquelle se reconnaissent les collaborateurs de *Leonardo*, dont Croce salue l'initiative en juillet 1903⁹.

Lorsque la première livraison de *Leonardo* paraît le 4 janvier 1903, elle se présente comme un périodique élégant, richement illustré : huit pages seulement mais ornées d'un frontispice dessiné par Adolfo de Karolis, futur illustrateur des poèmes de D'Annunzio¹⁰. Entre le soleil et une fontaine, un aigle déploie ses ailes, tandis que se détache sur la gauche une phrase de Léonard de Vinci : « Non si volge chi a stella è fisso ». Un chevalier lancé sur un cheval au galop et armé d'une lance sépare le sommaire des indications administratives. Les articles s'ouvrent sur une capitale ornée et sont signés d'ex-libris. Le titre est une référence évidente à Vinci, mais un Vinci dont Papini dresse, en avril 1903, un portrait révélateur. Il déplore, en effet, ce qui apparaît, à ses yeux, comme un positivisme *ante litteram* chez celui qui ne fut pas seulement artiste mais ingénieur : « Et parfois, écrit-il, j'éprouve un peu de mélancolie à penser que celui qui nous donna la Joconde est également célèbre pour les canaux de Lombardie »¹¹. Léonard constitue, toutefois, aux yeux du jeune critique, « le type complet de l'homme intérieur, qui, tout comme l'arbre, ne veut pas se montrer trop chargé de fruits, afin que les humains goulus ne le ruinent pas, - qui aime l'œuvre solitaire et se sent diminué par les hommes, qui connaît la puissance du silence et rassemble pour lui-même, sans daigner le jeter aux foules, le trésor de ses pensées »¹². Il est celui qui a su faire de sa vie un chef-d'œuvre, en mêlant art et connaissance, dans une quête tout à la fois mystique et païenne. Il n'est pas interdit de lire là un autoportrait rêvé de Papini, en même temps que l'affirmation d'un idéal intellectuel et esthétique. De fait, les qualités prêtées à Léonard - réserve, ascèse, intériorité -, l'accent mis sur sa solitude et son indivi-

9. B. Croce, « *Leonardo* », *Critica*, I, 1903, p. 287-291.

10. Sur la fondation de *Leonardo*, voir P. Casini, *Alle origini del Novecento*, « *Leonardo* » 1903-1907, Bologna, Il Mulino, 2002. Voir également la présentation de M. Quaranta et L. Schram Pighi à la réimpression de la revue (Bologna, Arnaldo Forni, 1981) et l'introduction de D. Castelnovo Frigessi à l'anthologie « *Leonardo* », « *Hermes* » « *Il Regno* » (Torino, Einaudi, « La cultura italiana del '900 attraverso le riviste », 1960). La revue connaît, dans sa courte « vie », trois périodes : la première, plus littéraire et artistique, la deuxième, plus orientée vers la philosophie et la logique, la troisième tournée vers l'occultisme. Ces trois phases se recoupent avec une publication en quatre séries (janvier-mai 1903 ; novembre 1903-juin 1904 ; novembre 1904-octobre-décembre 1905 ; février 1906-août 1907).

11. Gian Falco [G. Papini], « Il segreto di Leonardo » I, 8, 19 avril 1903, p. 2 : « *E certe volte io provo un po'di malinconia pensando che colui che ci donò la Gioconda è anche celebre per i canali di Lombardia.* »

12. *Ibid.* : « *Egli è il tipo completo dell'uomo interiore, che non vuol mostrarsi, come l'albero, troppo carico di frutti perchè gli ingordi uomini non lo rovinino - che ama l'opera solitaria e se sente diminuito dagli uomini, che conosce la potenza del silenzio e aduna per sè, senza degnarsi di gettare in mezzo alle turbe il tesoro dei suoi pensieri.* »

dualisme font de l'artiste un modèle dans la perspective, explicitement annoncée à la fin de l'article, d'un nouveau *Sturm und Drang*, sous les auspices de *Leonardo*. Les voies de ce renouveau sont multiples: elles passent par le choix d'un ton polémique et ironique, en particulier dans les notules d'actualité de la rubrique «Schermaglie» [«Controverses»]. Elles passent aussi par des proclamations parfois confuses, souvent exaltées, sur la nature du romantisme et sur sa place dans la vie culturelle au début du XX^e siècle, comme, simultanément, par l'acclimatation à Florence de l'œuvre de Bergson.

Dès la première livraison de *Leonardo*, Prezzolini revient, dans une lettre à Angelo Conti intitulée «Vita trionfante», sur sa découverte du bergsonisme, qu'il qualifie de «philosophie des décadents» et de «philosophie de la vie»:

Elle nous enseigne en effet que sous la croûte durcie et toute crevassée par laquelle nous nous représentons à nous-mêmes, court, comme un torrent de lave liquide, plein de feu et dissimulé cependant sous une apparence grise, court la vie continue, tumultueuse, hétérogène, non divisible parce qu'elle est une, sans se répéter jamais, créatrice toujours nouvelle et toujours infatigable, source merveilleuse d'une harmonie que nous, nous pouvons atteindre en brisant la logique, en abandonnant la métaphysique pratique du sens commun (la plus dangereuse parce que la plus inconsciente) et en méprisant la science pour son incapacité à donner accès au réel, harmonie que nous pouvons atteindre par l'action profonde et la recherche de nous-mêmes.¹³

Bergson donne accès à la «vie véritable», la vie «profonde et cachée qui consiste dans le spectacle du flux tumultueux et intarissable du moi»¹⁴. C'est sans doute là l'origine de la séduction qu'exerce sa pensée sur Papini et Prezzolini. La «philosophie de la contingence» apparaît à ce dernier comme la «clé de l'univers», une «sagesse religieuse et libératrice, qui pouvait délivrer les esprits des engrenages du déterminisme naturel»¹⁵ et, à ce titre, elle occupe une place essentielle dans le projet «léonardien».

13. Giuliano il Sofista, «Vita trionfante», *Leonardo*, I, 1, 4 janvier 1903, p. 4-5: «*Essa ci insegna infatti che sotto la crosta indurita e tutta screpolata con cui noi ci rappresentiamo a noi stessi, scorre, come un torrente di liquida lava pregno di fuoco e coperto tuttavia di grigia apparenza, scorre la vita continua, tumultuosa, eterogenea, non divisibile perchè una, senza mai ripetersi, sempre nuova e sempre instancabile creatrice, sorgente meravigliosa di un (sic) armonia, che noi, spezzando la logica, abbandonando la metafisica pratica del senso comune (la più pericolosa perchè la più inconsciente) e disprezzando la scienza come incapace a dare il reale, possiamo raggiungere con l'azione profonda e la ricerca di noi stessi.*»

14. *Ibid.*, p. 5: «*quella profonda e nascosta che consiste nello spettacolo del perenne tumultuoso scorrente flusso dell'io.*»

15. «[...] mi pareva d'aver trovato in essa [= la filosofia della contingenza] la chiave dell'universo, [...] una sapienza religiosa e liberatrice, che poteva sciogliere gli animi dagli ingranaggi del determinismo naturale [...]», cité par L. Schram Pighi, *Bergson e il bergsonismo nella prima rivista di Papini e Prezzolini, il «Leonardo» 1903-1907*, Bologna, Forni, 1982, p. 43.

La lecture de Bergson fournit, en effet, à Giuseppe Prezzolini des arguments pour combattre un positivisme dont il célèbre les «funérailles», en avril 1903, en condamnant tout à la fois une esthétique, une philosophie et un système politique :

Positivisme, érudition, art vériste, méthode historique, matérialisme, variantes bourgeoises et collectivistes de la démocratie – toute cette puanteur d'acide phénique, de graisse et de fumée, de sueur populaire, ce crissement des machines, cet affairément commercial, ce vacarme de *réclame*¹⁶ – non seulement sont des choses liées rationnellement mais elles se tiennent toutes par la main, enserrées par un lien sentimental, qui nous les ferait mépriser si elles étaient loin, qui nous les font haïr parce qu'elles sont proches.¹⁷

Prezzolini se réfère également à l'œuvre du philosophe français pour montrer les limites de la logique dans la connaissance de la psyché, parce que celle-ci est en mouvement continu et nie par là tout principe d'identité¹⁸. En ce sens, Bergson apparaît comme le grand libérateur, même si l'interprétation proposée de ses thèses se révèle réductrice, dans la mesure où le philosophe est enrôlé dans le combat contre le positivisme dans une perspective exclusivement anti-intellectualiste, sans que soit véritablement prise en compte sa préoccupation de concilier science et philosophie¹⁹.

Bergson devient alors le point d'aboutissement d'une généalogie idéale, créée, par Giovanni Papini, qui partage l'admiration de Prezzolini pour le philosophe²⁰, en hommage à ceux que le jeune homme reconnaît comme ses maîtres :

Rousseau qui nous libère des conventions de l'homme civil; Kant qui libère la pensée de la chose; Napoléon qui ressuscite le miracle de l'aventurier mondial fantastique et fait naître de nouveaux enthousiasmes, ambitions, légendes; Herder qui nous libère de la littérature et de la nationalité et revient à la poésie spontanée des divers peuples; Fichte qui libère le moi du monde; Schopenhauer qui veut nous libérer

16. En français dans le texte.

17. Giuliano il Sofista, «Alle sorgenti dello spirito: I. Funerali del positivismo», *Leonardo*, I, 8, 19 avril 1903, p. 4: «*Positivismo, erudizione, arte verista, metodo storico, materialismo, varietà borghesi e collettiviste della democrazia – tutto questo puzzo di acido fenico, di grasso e di fumo, di sudor popolare, questo stridor di macchine, questo affaccendarsi commerciale, questo chiasso di réclame – son cose legate non solo razionalmente, ma che si tengon tutte per mano, strette da un vincolo sentimentale, che ce le farebbe avere in disdegno se fosser lontane, che ce le fa invece odiare perchè ci sono vicine.*»

18. Giuliano il Sofista, «La miseria dei logici (I)», *Leonardo*, I, 4, 8 février 1903, p. 5-7.

19. Voir A. Marinotti, «La ricezione di Bergson in Italia attraverso il "Leonardo"», *REI*, XLIII, 3-4, juillet-décembre 1997, p. 177-178.

20. Il traduit en 1909 l'*Introduction à la Métaphysique (Introduzione alla Metafisica in: La filosofia dell'intuizione. Introduzione alla Metafisica ed estratti di altre opere*, Lanciano, Carabba).

de l'obsession de la volonté; Carlyle de l'homme terrestre; Stirner de l'homme-idée; Nietzsche de l'homme logique et moraliste; Bergson de l'homme social et spatial...²¹

C'est au nom de cette capacité d'émanciper l'individu de tout déterminisme que bergsonisme et romantisme convergent dans le discours de Prezzolini et Papini. Ceux-ci se livrent à une relecture singulière de l'histoire littéraire et philosophique et leur raisonnement prend la forme d'un syllogisme non formulé: si le romantisme est libération, alors tous ceux qui contribuent à nos yeux à la libération de l'individu sont romantiques.

Les références au romantisme prennent, de fait, deux formes dans *Leonardo*: une divulgation, d'abord, de la littérature romantique, exclusivement allemande, et de la critique la plus contemporaine la concernant, une interprétation, surtout, de l'histoire de la pensée, dans laquelle la notion joue un rôle taxinomique. C'est Giuseppe Prezzolini qui fait œuvre de médiateur, entreprise d'autant plus remarquable que la plupart des ouvrages concernés ne sont pas traduits en italien et demeurent ainsi, à la différence de la production en langue française, inaccessibles à la majeure partie des lecteurs de la revue. Prezzolini donne des comptes rendus de plusieurs essais comme celui de Marie Joachimi, *Die Weltanschauung der Romantik*²², ceux de Ricarda Huch, *Ausbreitung und Verfall der Romantik* et *Blütezeit der Romantik*²³ ou, en français, *Frédéric (sic) Schlegel et la genèse du romantisme allemand* d'Isaac Rouge²⁴ et *Novalis: essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne* de Jean-Edouard Spenlé²⁵. Toutefois l'activité de médiation se révèle bien partielle. Le critique revient, certes, sur la biographie de Schlegel ou sur l'intérêt que présente l'œuvre de Hamann, mais plus que de recensions, il s'agit de manifestes: l'objet des interventions de Prezzolini est d'affirmer la nature profondément romantique de l'époque contemporaine et, plus précisément, du groupe dont il se fait, avec Giovanni

21. Gian Falco (G. Papini), «Atena e Faust (saggio di una metafisica delle metafisiche)», *Leonardo*, III, 1, février 1905, *Ibid.*, p. 13: «Rousseau che ci libera dalle convenzioni dell'uomo civile; Kant che libera il pensiero dalla cosa, Napoleone che risuscita il miracolo del fantastico avventuriero mondiale e fa nascere entusiasmi, ambizioni, leggende nuove; Herder che ci libera dalla letteratura e dalla nazionalità e torna alla poesia spontanea di tutti i popoli diversi; Fichte che libera l'io dal mondo, Schopenhauer che ci vuol liberare dall'ossessione della volontà, il Carlyle dall'uomo terrestre; lo Stirner dall'uomo-idea, Nietzsche dall'uomo logico e moralista; Bergson dall'uomo sociale e spaziale...».

22. Giuliano il Sofista, c.r. de Marie Joachimi, *Die Weltanschauung der Romantik*, *Leonardo*, III, 3, juin-août 1905, p. 137.

23. Giuliano il Sofista, c.r. de Ricarda Huch, *Ausbreitung und Verfall der Romantik et Blütezeit der Romantik*, *Leonardo*, IV, 1, février 1906, p. 63-64.

24. Giuliano il Sofista, «Studi sul romanticismo», *Leonardo*, III, 4, octobre-décembre 1905, p. 197-202.

25. Giuliano il Sofista, c. r. de E. Spenlé, *Novalis: essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, *Leonardo*, II, 2, juin 1904, p. 35.

Papini, le chef de file, de trouver, dans les écrivains qu'il évoque, des frères spirituels. Ainsi voit-il, en Novalis, dont il traduit, pour la première fois, les *Fragments* en italien²⁶, «un ami, un frère, un collaborateur»²⁷ et rapproche son esthétique du bergsonisme :

Dans les premières années du XIX^e siècle, il fut, en Allemagne, un décadent; et sa théorie esthétique se rapproche singulièrement de celle des décadents français telle qu'elle fut exprimée par Bergson; il a en commun avec celui-ci le sens d'un *moi* plus profond et caché, origine de ce qui est création.²⁸

Comme l'avait suggéré Papini pour Léonard de Vinci, Prezzolini entend faire des romantiques ses contemporains, inscrire *Leonardo* dans une généalogie directement issue de la source allemande. Il peut alors affirmer :

On peut dire que nous sommes plus romantiques que les premiers romantiques eux-mêmes, plus romantiques sans nous en rendre compte, mais plus romantiques parce que nous avons développé et appliqué intégralement les germes de romantisme que ceux-ci avaient semés.²⁹

On mesure la perspective adoptée: il s'agit d'un romantisme des individus, des élites et non des peuples, qui synthétise, par contraste, les aspirations à une vie plus spirituelle que matérielle et met en son centre, au lieu de «l'homme-machine», un «homme-Dieu». Revenir à l'Allemagne, aborder les textes fondateurs du romantisme, c'est alors, aux yeux de Prezzolini, se définir en se détachant, dans ce qui est clairement perçu comme un retour bienfaisant aux sources, des épigones, «poètes de sacristie et prosateurs pour grisettes, derniers produits d'une dégénérescence formaliste en Italie et en France d'idées et de sentiments allemands»³⁰, «produits» parmi lesquels il range Manzoni et Hugo, trop «populaires» sans doute à ses yeux. Le critique établit une continuité esthétique, quelque peu forcée, entre classicisme et romantisme, en Italie tout au moins, par le biais de l'interprétation des auteurs antiques. En d'autres termes, la Grèce antique fait office de lien entre les deux courants :

26. Novalis, *Frammenti* a cura di G. Prezzolini, Milano, Libreria Editrice Lombardina, 1905.

27. Giuliano il Sofista, cr de E. Spenlé, *Novalis: essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, op. cit. p. 35: «un amico, un fratello, un collaboratore».

28. *Ibid.*: «Nei primi anni del secolo XIX fu in Germania un decadente; e la sua teoria estetica si avvicina singolarmente a quella dei decadenti francesi, come fu espressa dal Bergson; con questo ha in comune il senso di un io più profondo e nascosto, origine di ciò che è creazione.»

29. Giuliano il Sofista, «Studi sul romanticismo», op. cit. p. 197: «Si può dire che siamo più romantici dei primi romantici stessi, più romantici senza avvedersene, ma più romantici perchè abbiamo sviluppato e applicato interamente i germi di romanticismo che quelli avevan seminato.»

30. *Ibid.*: «poeti da sagrestia e prosatori da sartine, ultimi prodotti di una degenerazione formalistica in Italia e in Francia di idee e sentimenti tedeschi.»

[...] il suffit de rappeler que les romantiques, loin d'exclure les classiques, voulaient qu'ils fussent mieux compris, ressentis et approfondis par l'étude des antiquités et des mœurs et par l'amour des poètes, plutôt que décalqués superficiellement du répertoire d'images du versificateur³¹.

Prezzolini rejoint ici la thèse de Giuseppe Antonio Borgese, autre collaborateur de la revue, qui, dans sa *Storia della critica romantica*, affirme qu'il n'y a pas véritablement eu de romantisme en Italie³². Ce qu'on peut définir comme tel ne constitue, selon lui, qu'un bref moment de l'histoire littéraire ayant permis au classicisme de se dégager de l'académisme, en d'autres termes, de procéder à un renouvellement interne.

Le romantisme fait ainsi question en Italie dans les premières années du XX^e siècle dans une double perspective. Il s'agit d'évaluer sa place dans le développement de la littérature italienne et, surtout, de chercher à définir la notion dans un contexte plus largement européen. C'est ainsi que Benedetto Croce s'attache, en 1906, dans *La Critica*, à une définition «psychologique», propre à éclairer le concept «historique» de romantisme³³. Il distingue ainsi un romantisme *moral*, expression du mal du siècle, différent du romantisme *esthétique*, forme de dégénérescence puisque les auteurs qui s'en réclament «se contentent du vague et de l'à-peu-près»; ces deux concepts relèvent aux yeux de Croce de la «pathologie psychique». Seul mérite d'être sauvé le romantisme *philosophique*, pour la place qu'il donne à l'intuition, par opposition à l'intellectualisme abstrait³⁴. Croce souligne l'efficacité herméneutique de la tripartition qu'il propose dans la mesure où elle permet, d'une part, de dégager le romantisme d'une unique période historique et, d'autre part, de nuancer l'approche des auteurs singuliers, en isolant leurs conceptions esthétiques ou philosophiques de leurs préceptes moraux.

Les collaborateurs de *Leonardo* semblent bien se reconnaître dans cette approche. De fait, plus qu'un ensemble d'œuvres, plus même qu'un courant esthétique ou philosophique, le romantisme devient, dans les interventions publiées dans la revue, un principe de classification, qui permet de situer les locuteurs dans l'histoire littéraire nationale

31. *Ibid.*: «[...] basta ricordare che i romantici, invece di escludere i classici, li volevano compresi meglio e vissuti ed approfonditi con lo studio delle antichità dei costumi e con l'amor dei poeti, invece che superficialmente calcati dal formulario immaginativo del fabbricatore di versi».

32. G. A. Borgese, *Storia della critica romantica*, Napoli, Edizioni della Critica, 1905.

33. B. Croce, «Le definizioni del romanticismo», *Critica*, IV (1906), p. 241-245.

34. Croce exprime ici un rejet du cartésianisme, fréquent dans sa critique des philosophes et écrivains français.

mais aussi, absolument, dans celle de la pensée³⁵. Ainsi, Giovanni Papini établit, en février 1905, une distinction, plutôt convenue, entre classicisme et romantisme au profit du second :

La métaphysique est une et sa formule est la suivante: *l'univers représente le produit de l'opposition constante et universelle du principe classique et du principe romantique, de l'unique et du divers.*

Pour ma part, j'appelle *classique* tout ce qui est universel, unitaire, passif – *romantique* tout ce qui est personnel, particulier, actif. Ce qui tend à l'immobilité et à l'universalité est *classique*, ce qui tend au changement, au mouvement et à la personnalité est *romantique*.³⁶

Papini propose une longue énumération binaire de catégories opposées, qui débouche sur une lecture de l'histoire de l'humanité reprenant l'oscillation entre périodes romantiques et périodes classiques, jusqu'à l'époque du Romantisme proprement dit. L'analyse qu'il en donne n'est pas fondamentalement originale mais elle met clairement en lumière le sens de la référence à la notion dans *Leonardo*:

[Le romantisme] représente l'explosion de l'âme européenne contre le régime classique qui avait eu l'hégémonie depuis la Grèce. Il représente la *libération* de l'homme, de l'individu particulier et passionnel, fantastique et mobile, contre l'armature de traditions, de règles, de normes, de lois d'uniformité qui entravaient et asphyxiaient la vie libre.³⁷

Le terme de «libération» retient l'attention car il résume ce que les collaborateurs de *Leonardo* cherchent et trouvent dans le romantisme. Papini en décline les manifestations dans les différents domaines de l'art et de la pensée: individualisme, ironie, humour, cosmopolitisme, sensibilité, imagination en sont les traits constitutifs. L'ensemble de la présentation souligne le mouvement d'émancipation que favorise, aux yeux de Papini, le romantisme: loin des groupes, des petites patries, du quo-

35. Prezzolini le reconnaît lui-même dans son compte rendu de *Die Weltanschauung der Romantik* de Marie Joachimi, (III, 3, juin-août 1905, p. 137): «On a choisi [le romantisme], quand il semblait mort, comme un poids et comme une étiquette. On l'a utilisé comme image. Il est entré dans le vocabulaire mondial et populaire. Il a constitué, en somme, un des meilleurs classificateurs d'idées et d'hommes.» («Lo si è scelto, quando pareva morto, come un peso e come un'etichetta. Lo si è adoperato come immagine. È entrato nel vocabolario mondiale e popolare. È stato insomma uno dei migliori classificatori di idee e di uomini.»)

36. Gian Falco (G. Papini), «Athena e Faust (saggio di una metafisica delle metafisiche)», *op. cit.*, p. 11: «la metafisica è una e la sua formula è questa: L'universo rappresenta il prodotto dell'opposizione costante e universale del principio classico e del principio romantico, dell'unico e del diverso. *Io chiamo classico tutto ciò ch'è universale, unitario, passivo – romantico tutto ciò ch'è personale, particolare, attivo. Ciò che tende all'immobilità e all'universalità è classico, ciò che tende al cambiamento, al moto e alla personalità è romantico.*».

37. *Ibid.*, p. 13: «[Il Romanticismo] rappresenta l'esplosione dell'anima europea contro il regime classico che aveva avuto l'egemonia fin dalla Grecia. Esso rappresenta la liberazione dell'uomo, dell'individuo particolare e passionale, fantastico e mobile, contro l'armatura di tradizioni, di regole, di norme, di leggi, di uniformità che fasciavano e asfissavano la libera vita».

tidien, loin des calculs et des raisonnements, l'individu peut espérer retrouver son « moi profond », qu'il atteindra grâce à une quête obstinée du « légendaire », du « fabuleux », du « mystérieux » et de l'« occulte ». Il s'agit de désagréger les normes, d'accueillir le nouveau et le divers. Pour Papini, le XX^e siècle doit alors se donner pour programme de « mener à son développement maximum le romantisme »³⁸, entendu comme un état d'esprit, car « l'insurrection romantique fait triompher la sensibilité, l'instinct, l'action – *c'est la revanche du divers sur l'unique* »³⁹. En ce sens, le romantisme ne se résume pas à un moment historique mais constitue un principe de vie, une attitude intellectuelle et morale, propres à orienter le siècle nouveau et c'est à ce titre qu'il peut rejoindre le bergsonisme dans le projet philosophique de Papini et Prezzolini à l'époque de *Leonardo*.

On le voit, le romantisme est davantage perçu comme un état d'esprit que comme une référence littéraire et philosophique précise dans *Leonardo*. L'utilisation de la notion permet aux jeunes rédacteurs de se définir intellectuellement et moralement mais aussi de mettre en évidence leur sentiment d'inadaptation à une société italienne qu'ils considèrent comme une société en crise. Se réclamer du romantisme devient alors le moyen d'affirmer un désir d'émancipation, un rejet de toute norme, la primauté de l'individu sur la masse. C'est aussi une proclamation d'ordre spirituel : l'homme du XX^e siècle doit parvenir à une unité aussi bien en lui-même qu'avec le monde, dans un mouvement d'approfondissement de la connaissance fondé sur l'intuition, sur une quête vitaliste. C'est en ce sens que Bergson apparaît comme le représentant contemporain du romantisme, parce qu'il libère l'homme du déterminisme et du rationalisme et invite à une réflexion religieuse qui entre en résonance avec les préoccupations de Giuseppe Prezzolini et Giovanni Papini dans les premières années du siècle⁴⁰. L'analyse proposée par les deux jeunes gens met ainsi en évidence les questions philosophiques et psychologiques⁴¹ et laisse dans l'ombre les problématiques littéraires. Si libération il y a, il s'agit d'une libération morale et intellectuelle mais elle ne remet pas en cause l'usage de la langue. Après la disparition de *Leonardo*, en 1907, les chemins de Prezzolini et Papini divergent : le premier crée, en 1908, *La Voce*, importante revue engagée, qui propose

38. *Ibid.*, p. 14 : « *condurre al suo sforzo massimo il romanticismo* ».

39. *Ibid.* : « *La insurrezione romantica porta al trionfo della sensibilità, dell'istinto, dell'azione – è la rivincita del diverso sull'unico.* »

40. Prezzolini s'éloigne toutefois de Bergson en 1908 et se rallie à l'idéalisme crocien ; Papini, en revanche reste proche du philosophe français qu'il interprète dans une perspective métaphysique et dont il inscrit la lecture dans son propre itinéraire spirituel.

41. De fait, la revue devient au bout de quelques mois, l'organe de diffusion du pragmatisme de William James en Italie.

une réflexion soutenue sur la définition de la place de l'intellectuel dans la cité, tandis que le second se tourne le futurisme dans sa version florentine et fonde, en janvier 1913, la revue *Lacerba*. C'est là que se joue alors la confrontation avec l'expérimentation langagière et littéraire. Reste que Giuseppe Prezzolini, qui a laissé de nombreux journaux et témoignages sur la période de *Leonardo* et de *La Voce*, n'a jamais renié l'orientation «romantique» que Papini et lui avaient souhaité donner à leur revue, allant jusqu'à affirmer que *Leonardo* avait constitué le moment romantique qui avait manqué à l'Italie⁴². C'est peut-être ce qui a entraîné, après la Première Guerre mondiale, des lectures assez sévères de la revue par des intellectuels comme le libéral Piero Gobetti. Celui-ci considérait, en effet, que la génération de Prezzolini, «irréparablement romantique», avait préparé l'avènement du régime fasciste par son «futurisme intellectuel»⁴³, propre à favoriser «une nouvelle invasion de décadentisme»⁴⁴.

(Université Charles-de-Gaulle Lille-3)

42. Voir L. Schram Pighi, *op. cit.*, p. 84.

43. P. Gobetti, «Anime religiose: Giuseppe Prezzolini», in *L'Ora*, 17-18 octobre 1923 & *Conscientia*, III, 8 (février 1924), puis dans *Scritti storici, letterari e filosofici* a cura di Paolo Spriano, Torino, Einaudi, 1969, p. 567: «*La generazione di Prezzolini [...] fu irrimediabilmente romantica [...]. Il fascismo fu anticipato prima della guerra da questo futurismo intellettuale.*»

44. *Ibid.*: «La guerre nous a sauvés d'une nouvelle invasion de décadentisme qui se profilait comme la conclusion logique de l'exubérance romantique des *vocianti* [collaborateurs de *La Voce*]» («*La guerra ci ha salvato da una nuova invasione di decadentismo che si annunciava come logica conclusione dell'esuberanza romantica dei vocianti.*»)